

Guy Fournier raconte d'abord sa « rencontre » avec la psychologie en la personne du père Mailloux. Ses souvenirs portent ensuite sur son travail en psychosomatique auprès de patients atteints de cancer et ses nombreuses années consacrées à la psychothérapie.

Pierre Michaud

Université du Québec à Montréal

P.M. Si on commençait cette rencontre par des souvenirs plus anciens que les souvenirs professionnels?

G.F. Il y a les souvenirs du collège.

P.M. Comment découvre-t-on la psychologie au collège?

G.F. Au collège, j'ai découvert la psychologie parce que, à un moment donné, mes études allaient plus ou moins bien. Je ne sais pas par quel hasard mon père a rencontré le père Mailloux à qui il a demandé une consultation pour moi. Dans ce temps-là, le bureau du père Mailloux était sur la rue Rockland, au monastère des Dominicains, soit dans l'ancien édifice de Bell Téléphone et ma famille et moi demeurions sur la rue Dunlop, à trois rues de là. Ainsi, j'ai eu un rendez-vous, je suis allé voir le père Mailloux qui m'a fait parler de mes études et qui m'a demandé ce qui allait et ce qui n'allait pas. Je suis sorti de cette rencontre et je me suis dit : « Ce n'est pas bête comme affaire ». Les études en question, c'était le cours classique, ça s'est replacé peu à peu et finalement ça a marché comme jamais auparavant. J'en étais très content. Alors, évidemment, je peux dire que cette rencontre avec le père Mailloux m'a aidé à m'orienter.

P.M. Mais, il n'avait pas suggéré d'aller en psychologie?

G.F. Non. C'est après coup que j'ai repensé à tout cela et constaté l'effet de cette rencontre sur mes études. En septembre 1947, j'ai commencé des études en psychologie et j'ai fait tout le cours, d'une durée de quatre ans. En 1948, au printemps, à la fin de la première année de psychologie, quelqu'un organisait un voyage à New York, en autobus. Je m'y suis joint parce que ça me tentait de voir New York. On partait le jeudi soir, on faisait le voyage durant la nuit et on visitait New York, le vendredi, le samedi et le dimanche. Il restait encore deux places libres pour le voyage. Une étudiante de ma classe les a offertes à deux filles de Ste-Rose, Laval. Quelques années plus tard, j'ai épousé l'une d'elles. Évidemment, à partir de ce voyage, je me suis mis à aller souvent à Ste-Rose, ville que j'ai connue longtemps avant d'y habiter. Puis, j'ai poursuivi mes études sans problème. Je n'en ai pas de souvenirs particuliers, si ce n'est d'avoir travaillé au test d'intelligence *Barbeau-Pinard* : j'ai fait la description des sous-tests, d'autres ont fait les statistiques. Nous avons travaillé en groupe, dirigés par Gérard Barbeau.

G.F. Je me suis marié en 1951. Comme psychologue, j'ai d'abord travaillé auprès des aveugles, à l'Institut Nazareth, mais je n'y ai pas travaillé très longtemps parce qu'on m'a ensuite proposé de devenir professeur d'école normale. J'ai travaillé un court moment au Collège St-Denis, mais j'aimais peu cet emploi. Puis il y eut l'Institut Prévost, l'hôpital Ste-Justine et

enfin l'hôpital Sacré-Cœur où j'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec les docteurs Jacques Tellier et Marcel Boisvert. J'y suis resté longtemps, 40 ans. Jusqu'en 1995.

P.M. Qu'est-ce qui était si intéressant à Sacré-Cœur?

G.F. Je travaillais en psychosomatique. Je faisais des évaluations, de la thérapie, j'ai développé des méthodes comme l'entraînement autogène de Schultz, entre autres, et je me suis occupé de toutes sortes de malades, des gens qui avaient des troubles pulmonaires, des allergies, etc.

P.M. Quels résultats obteniez-vous avec l'entraînement autogène?

G.F. C'était numéro un.

P.M. Oui, mais encore!

G.F. J'ai beaucoup utilisé cette méthode auprès des patients atteints de cancer. Je leur ai coupé net leurs fameuses nausées causées par la chimiothérapie : ils n'en avaient plus.

P.M. D'un coup sec, comme ça?

G.F. Oui. Vite. Pas toujours du premier coup mais quelquefois, oui. Ma première patiente était une femme à qui j'avais donné rendez-vous, un mardi, après la chimiothérapie. Elle s'est présentée à son rendez-vous, je lui ai enseigné l'entraînement autogène. J'ai pensé à ce cas parce que cette femme avait la capacité de faire quelque chose par elle-même.

P.M. Cette méthode est réellement autogène?

G.F. Elle l'est. J'ai commencé le travail en lui disant « Vos bras sont lourds ». À la fin de la séance, elle m'a dit : « Mes nausées sont finies ». C'était la première fois que cela lui arrivait depuis qu'elle avait commencé ses traitements de chimiothérapie. Je lui dis ensuite : « Alors, je vous revois la semaine prochaine ». On a continué. Finalement, elle n'a plus eu de nausées du tout.

P.M. Cela s'est répété pour d'autres patients?

G.F. Justement, elle a diffusé l'information et les demandes se sont multipliées! J'ai évalué tous ces patients et avec eux aussi ce fut une réussite, dans tous les cas, sans exception. Je n'en revenais pas!

P.M. Et c'est ainsi que votre réputation s'est bâtie dans ce milieu?

G.F. Oui, ça s'est su et dans un hôpital comme celui-là tout le monde sait tout, est au courant de toutes les nouvelles. À cette époque, les traitements de chimiothérapie n'avaient lieu que les mercredis matins, et tous les patients étaient réunis dans la même salle. Alors forcément, après cette première réussite, les demandes ont afflué et j'ai aidé tous ceux qui l'ont souhaité. Je n'en revenais pas moi-même des résultats! J'étais content pour ces patients car les traitements de chimiothérapie étaient très pénibles pour eux : après chaque traitement, du mercredi, ils avaient des nausées, ils devaient se coucher et ne pouvaient manger. Les jeudis et les vendredis, ils pouvaient se lever, mais devaient se recoucher fréquemment. Les samedis et les dimanches, leur condition s'améliorait. Mais le mercredi suivant, tout ça recommençait. Donc, je les ai entrepris, un par un, en leur montrant quoi faire et comment le faire, je le faisais avec eux, je disais les formules et eux écoutaient et en profitaient. Quand j'avais fini

une séquence, ils la répétaient en silence. Je ne me rappelle pas combien j'ai traité de ces patients, mais je leur réservais le mercredi. Les malades étaient très contents des résultats. Ma première patiente leur en avait tellement parlé que...

P.M. Cela ressemblait presque à l'effet placebo!

G.F. En fait, c'était de la publicité gratuite! Je le lui aurais demandé qu'elle n'aurait pas fait mieux. La technique de l'entraînement autogène m'est apparue comme étant tout à fait appropriée pour soulager les patients atteints de cancer des effets des traitements de chimiothérapie. Pour des patients atteints d'autres maladies je ne peux pas le dire, mais avec eux, c'était toujours le même résultat; je les voyais plus d'une fois, je commençais par les formules de lourdeur, puis les formules de chaleur, pour terminer par les formules organiques comme l'estomac, le coeur, etc. Ça prend du temps et à une certaine période, j'y consacrais tout le mercredi.

P.M. Les traitements se faisaient-ils en groupe?

G.F. Non, individuellement. Je trouve que faire ce genre de traitement en groupe ne permet pas d'être assez proche de la personne. Elle peut se sentir comme un numéro dans le groupe. Je préférerais l'approche individuelle; les malades sont plus à l'aise pour discuter, poser des questions. Ce fut un succès, un véritable effet boule de neige, puisque évidemment les médecins étaient au courant des bons résultats obtenus.

P.M. Cela devait plaire aussi aux psychiatres?

G.F. Bien sûr. Marcel Boisvert et Jacques Tellier étaient bien d'accord avec l'utilisation de cette technique. Marcel Boisvert, en particulier, considérait que ces traitements avaient un bon impact sur leur service.

P.M. Vous aviez donc de bonnes relations avec les psychiatres?

G.F. Oui, avec ces deux-là et avec d'autres aussi, comme Karl Stern, à Albert Prévost.

P.M. Vous parlez du sanatorium Prévost?

G.F. Oui mais « sanatorium » n'est pas le mot approprié.

P.M. Cet établissement ne s'est-il pas déjà appelé comme ça?

G.F. Oui, mais c'était surtout un centre pour traiter les troubles névrotiques, les difficultés d'organiser sa vie.

P.M. N'avait-il pas été fondé par Albert Prévost, qui était un médecin?

G.F. Il était psychiatre. Il n'y travaillait plus quand j'y suis arrivé. À ce moment, les psychiatres étaient Boisvert et Tellier.

P.M. Je crois que les propriétaires ou les directrices étaient deux infirmières.

G.F. Oui.

P.M. C'était l'époque d'avant Boisvert et Tellier?

G.F. Oui, il s'agissait de garde Tassé et de garde Lépine. Elles n'étaient pas très appréciées.

P.M. Avez-vous des souvenirs les concernant?

G.F. Rien de précis, je n'ai eu que rarement affaire à elles. Je préférais m'en tenir à mon travail en clinique externe avec le docteur Lucien Panaccio et plus tard avec Karl Stern. C'est Karl Stern et Victorin Voyer qui ont introduit l'approche psychanalytique à l'Institut Prévost. J'ai eu du plaisir à travailler avec eux. J'ai aussi été à l'emploi du Collège Saint-Denis, de l'Hôpital Sainte-Justine, de la Clinique d'aide à l'enfance. C'est finalement à l'Hôpital du Sacré-cœur, où travaillaient les docteurs Tellier et Boisvert, que j'ai fait mon nid. J'y suis resté presque 40 ans. Je préférais le cadre hospitalier.

P.M. En plus du travail à l'hôpital, vous avez pratiqué la psychothérapie.

G.F. Après ma psychanalyse personnelle avec Michel Dansereau qui a duré trois ans et demi, ma vie a beaucoup changé et mon travail avec les psychiatres a été marqué par la réciprocité. Ce fut une période très fructueuse pour moi et évidemment pour mes patients!

P.M. Comme psychologue, vous avez été parmi les premiers à faire de la psychothérapie en pratique privée?

G.F. En effet. En plus de mon travail à l'hôpital, je faisais de la psychothérapie trois soirs par semaine, les lundis, mercredis et vendredis. J'avais mon bureau chez mes parents à Outremont, c'était plus central que Ste-Rose!

P.M. Aujourd'hui les gens connaissent mieux la psychologie et ce qu'est la psychothérapie. Mais au tout début, quelles étaient leurs attentes et leurs demandes?

G.F. À cette époque, être en psychothérapie était moins courant, c'était quelque chose d'un peu inédit, d'un peu difficile à saisir d'emblée. Mais cela ne prenait pas tellement de temps pour que les patients s'aperçoivent de certains changements qu'il était facile de mettre en rapport avec leur visite : avant cela, ils ne pensaient pas comme ça, ils ne se sentaient pas comme ça.

P.M. Dans les débuts, comment les gens se présentaient-ils?

G.F. Ils étaient envoyés par d'autres cliniciens, par des psychiatres, par exemple, qui leur suggéraient de s'adresser à moi.

P.M. À quoi ces patients s'attendaient-ils?

G.F. Étant donné que je me présentais comme psychologue, ils pensaient que je faisais de la psychanalyse parce que cela était courant dans le temps. On parlait beaucoup de psychanalyse, mais pas toujours avec exactitude. Quand on commençait à travailler ensemble, la pression diminuait pour eux : ils étaient étendus sur le divan et parlaient librement. Ce furent de très belles années, durant près de 40 ans. J'en garde un bon souvenir ainsi que du travail avec les patients atteints de cancer qui étaient heureux de leur expérience, la chimiothérapie ne leur causait plus de problème.

P.M. Est-ce que ce mouvement s'est continué?

G.F. Je n'en sais rien.

P.M. Parce que la chimiothérapie existe toujours et est toujours désagréable.

G.F. Oui. C'est pénible et j'espère qu'on a continué cette forme de traitement que j'avais amorcé. Mais, je ne sais vraiment pas ce qui se passe maintenant à l'hôpital Sacré-Coeur, je n'ai pas eu de nouvelles.

P.M. Êtes-vous heureux d'être à la retraite?

G.F. Oui. Je l'ai prise en 1995. J'allais avoir 70 ans.

P.M. Avez-vous des projets?

G.F. Non, rien de précis. Je continue d'aimer la lecture et la musique classique. Il y a quelques années, je faisais aussi de la peinture, des paysages de Saint-Joseph de la Rive ou encore comme la maison de mes grands-parents à Coaticook.

P.M. Nous allons nous arrêter ici. Merci pour ces souvenirs à propos de la vie professionnelle d'un psychologue.

Propos recueillis le 27 novembre 2003